

den 5.7.62

Ansermet

Verehrter Meister!

Herzlichen Dank für Ihren Brief vom 3. Juni und für das Verzeichnis der Druckfehler. Ich bin momentan noch schrecklich mit eigenen Problemen überlastet. Anfang August fahre ich auf Urlaub und habe mir zur ersten Erholung die Lektüre Ihres Werkes ausersehen. Ich werde mir erlauben nach der Lektüre Ihnen meine Eindrücke mitzuteilen.

Mit aufrichtiger Hochachtung
Ihr sehr ergebener

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Georg Lukács

Ansermet

den 16. September 62

Verehrter Meister!

MTA FIL. INT.

Lukács Arch.

Ich habe meinen Sommerurlaub dazu benützt, Ihr Werk zu studieren. Ich muss Ihnen vor allem meine Dankbarkeit für die Belehrung ausdrücken, die ich in Bezug auf die wesentlichen Probleme der Musik erhielt. Besondere Freude und Gungtuung bereitete mir, dass Ihre Analysen viele Gründe meiner Befremdung über moderne Musik aufgeklärt haben. Doch wird sie dieses Urteil eines bloss laienhaften Liebhabers der Musik wenig interessieren.

Wenn ich jedoch als Philosoph zu sprechen habe, so muss ich vor allem ganz offen meine Ablehnung der heute so modischen phänomenologischen Methoden aussprechen. Dies tue ich in erster Reihe nicht als Marxist. Bin so bedeutender nicht marxistischer Philosoph unserer Zeit, wie N. Hartmann hat derartige Gedanken ebenfalls ausgesprochen. Ich selbst habe in 1914, als ich noch nicht Marxist war, im gleichen Sinne mit Max Scheler in Heidelberg gesprochen /unser Gespräch habe ich in meinem Buch über Existenzialismus kurz fixiert/.

Meine Ablehnung beruht darauf, dass man die Gegenstände der Wirklichkeit in ihrer wahren Beschaffenheit nicht kennen kann. Das Grundprinzip der phänomenologischen Methode, das Inkammersetzen der Wirklichkeit, lässt alle echten Bestimmungen /Erscheinung und Wesen/, Vorübergehendes und Ständiges etc./ verschwinden. Damit wird für die subjektive Willkür ein unbegrenzter Spielraum geschaffen. Die Phänomenologie, besonders seit sie ontologisch geworden ist, seit sie in den Existenzialismus übergang, ist zur wesentlichen philosophischen Form der heutigen subjektivistischen Willkür geworden. /Ich kann hier darauf nicht eingehen, dass der scheinbar ganz anders geartete Neopositivismus zu einer ähnlichen subjektivistischen Willkür führt./

So lange Sie innere Probleme der Musik behandeln, überwältigt Ihre Tiefe und Ihre Kenntnis der Musik den phänomenologischen Subjektivismus. Diese Betrachtungen sind immer interessant und belehrend, und man kann die eingestreute Phänomenologie als überflüssigen Aufputz betrachten.

Ganz anders steht es, wenn Sie die Phänomenologie der Musik an eine Phänomenologie Gottes anknüpfen. Hier ist meines Erachtens eine subjektivistische Willkür vorhanden, der gegenüber der alte Anselm von Canterbury als ein strenger und folgerichtiger Logiker wirkt. Ich kann z.B. nicht ohne Lächeln lesen, dass der Atheist Bartók religiöse Züge entdeckt. /Schon Friedrich Engels darüber, dass die Religion ist ihre Religion./

Musik mit dem Marxismus zusammenkoppeln. In der Wirklichkeit stehen sie einander feindlich und ablehnend gegenüber. Der einzige, der in der Wirklichkeit beides - höchst problematisch - zu vereinigen versuchte, war der unlängst verstorbene Hans Eisler.

Ich will die Beispiele nicht häufen, ich will nicht darauf eingehen, dass in der phänomenologischen Ontologie zwar Sie, Max Scheler und Gabriel Marcel zu ontologischen "Beweis" Gottes vordrangen, dass aber aus derselben Methode Heidegger und Sartre offen atheistische, Jaspers kompromissrische Folgerungen zogen. Die Sache mit Schönberg steht auch nicht viel anders. Sie beweisen phänomenologisch die Problematik seiner Musik, Leibowitz "beweist" ebenfalls phänomenologisch ihre Vorbildlichkeit.

Nur ganz kurz will ich darauf hinweisen, dass die subjektivistische Willkür der Phänomenologie mit dem antisozialen Charakter ihrer Menschenauffassung eng zusammenhängt. Die Theorie der "Geworfenheit" bei Heidegger und Sartre ist keineswegs zufällig. Ebenso leiten Sie, sich auf Ortega stützend eine ähnliche Auffassung ab. Wenn man an die wirkliche Ontologie und Anthropologie grosser Denker wie Aristoteles /natürlich ist der echte Aristoteles, nicht der Thomistisch verzerrte gemeint/ und Hegel denkt, so ist eine These wie, dass der Mensch kein Produkt der Gesellschaft, sondern seiner Eltern ist, geradezu eine groteske Verzerrung der entscheidenden Tatsachen.

Ich war als Philosoph gezwungen, Ihnen meine Bedenken über die phänomenologische Methode und Ihre Ontologie offen auszusprechen. Ich möchte nochmals betonen, dass für mein Gefühl diese philosophisch falsche Methode die Tiefe und Richtigkeit Ihrer Ausführungen über Musik so gut wie gar nicht berührt. Ich kann also diesen Brief nur damit schliessen: wie dankbar ich Ihnen bin für die vielfachen Belehrungen über Musik, die mir Ihr Buch gab.

Mit aufrichtiger Hochachtung

Ihr ergebener

INTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Georg Lukács

Assisment

17 octobre 1962

Très honoré Monsieur Lukács,

Je vous suis très reconnaissant d'avoir
pris la peine de lire mon livre et je suis
surtout très touché de la bienveillance
et de la générosité de votre réponse.

Me permettez-vous toutefois de
faire la défense de la phénoménologie.
Sans cette méthode je n'aurais pas
pu élucider le phénomène musical
et si elle est efficace pour le phénomène,
elle doit l'être pour tous. Entre paren-
thèses ce que vous me dites au sujet
de la musique en vous déclarant laïque
m'importe beaucoup car la musique
est faite pour les laïques, non pour les
professionnels.

Je crois que vos objections contre la
phénoménologie proviennent de ce que
les phénoménologues n'ont jusqu'à présent
fait que de la psychologie
phénoménologique et non de la
phénoménologie génétique. Celle-ci

exige que l'on parle de la réalité dans le monde et à ce moment-là ce qui est mis entre parenthèses n'est pas la Wirklichkeit mais les idées que nous nous faisons de la Wirklichkeit dans l'attitude naturelle, et ~~mais~~ si la méthode est zifolmensement appliquée il n'y a pas de place pour la Wirklichkeit. Par exemple je n'ai pas mis entre parenthèses la réalité du son (encore que j'aie distingué le son de la vague d'air par laquelle il s'annonce à l'oreille). Mais j'ai mis entre parenthèses la notion de "hauteur" et c'est en comprenant pourquoi le son de fréquence déterminée s'était perdu dans l'oreille interne par une position cochléaire caractérisée par la hauteur dans l'organe que j'ai retrouvé la notion de hauteur, cette fois explicitée. Autrement dit la réduction ne met en suspens les idées reçues que pour les retrouver avec leur explicitation. J'ai procédé de même en ce qui concerne l'éthique, Dieu et le Social. Sur le premier de ces sujets, j'ai constaté que dans la réflexion

puce de sa liaison avec le monde par la
voie des sens, l'homme était en relation
interne avec le monde et que dans cette
relation interne il était mû par un appétit
d'unité avec le monde, d'où l'universa-
lité des normes éthiques. Voilà un point,
me semble-t-il, qu'il était important d'éta-
blir.

En ce qui concerne Dieu, je ne pense pas
que ce soit une Wilkür de considérer
que l'idée de Dieu ne tient avoir son origine
que dans le fait que - de nouveau dans
la réflexion pure (et psychique) - il y
a un fondement commun à notre
existence subjective et à notre existence
dans le monde. S'il en est ainsi,
le Dieu des croyants est un mythe et
ma phénoménologie donne raison
aux athées. Cette phénoménologie
pourrait donc ramener croyants et
athées à un sens commun des
choses en enlevant aux premiers
leur superstitions, et leurs illusions
et en amenant les seconds à recon-
naître que leur énergie psychique est
bien le fondement transcendant

de leur existence de conscience et de leur
activité dans le monde, celle-ci étant motivée
par des besoins matériels.

Quant au social je reconnais que,
pour l'observateur, l'homme est le produit
d'une certaine société. Mais lui, à
l'origine, ne le connaît que comme le
produit de ses parents et sa socialité ne
s'étend guère au-delà de son milieu
ou de sa classe. Et même sous ce
jour, l'égoïsme l'emportera si sa
culture ne le rend pas conscience de
sa socialité, si elle ne l'amène pas
à se sentir un être social et d'une
socialité qui s'étend à l'espèce
humaine tout entière.

Bien que je n'aie qu'une connaissance
très imparfaite de Marx, je suis convaincu
que sa doctrine vise une société
fondée sur l'éthique et les normes éthiques.
Le seul moyen d'amener une entente
entre marxistes et non-marxistes
serait donc de convaincre les uns et
les autres que les relations sociales
et économiques entre les hommes
devraient être fondées sur l'éthique
et non sur la force et non cela

Il faudrait évidemment amener le monde capitaliste à reconnaître à quel point il est loin de l'éthique qu'il professe.

Il est clair que les révolutions sont motivées à la fois par des besoins éthiques et par des besoins matériels des hommes, mais il me semble que ce sont leurs besoins éthiques qui les amènent à dénoncer l'injustice de leur situation matérielle, et c'est pourquoi les révolutions sont toujours faites par les opprimés. Mais s'il en est ainsi, l'histoire est bien engendrée du dedans, par les besoins ^{éthiques} des hommes, comme je le remarque à la page 581.

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Je m'excuse de vous importuner par ces remarques que je ne me permets de vous soumettre qu'en raison de la confiance que j'ai en vous. Je crois en effet que nos manières de voir ne diffèrent pas tellement qu'elles en ont l'air. Seulement vous vous intéressez surtout à l'aspect des choses qui vous semble le plus urgent de notre époque et je m'intéresse à un autre aspect qui me semble fondamental.

Mais je souhaite connaître un jour l'ouvrage
que vous écrivez sur l'Éthique.

Encore merci de votre lettre et
re cevez, cher Monsieur, mes vœux
et mes messages les meilleurs,

Ernest Ansermet

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

den 3. November 1962

Ansermet

Verehrter Meister!

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Ich bin Ihnen für Ihren ausführlichen und interessanten Brief vom 17. Oktober sehr dankbar. Eigentlich müsste man ihn in einer ganzen Abhandlung beantworten, da dies aber unmöglich ist, beschränke ich mich auf die Probleme der Phänomenologischen Methode.

Sie geben eine ausserst liberale Definition des Inkammersetzens. So wie Sie die Methode hier definieren, bezieht sie sich bestimmt gar nicht mehr auf die Phänomenologie, sondern auf die wissenschaftliche Arbeit überhaupt. In diesem Sinne hat bereits Aristoteles die Platonische Ideenlehre "in Klammern gesetzt". Das Spezifische an der Phänomenologie ist jedoch, dass Sie gerade die Wirklichkeit in Klammern setzt. Bevor ich auf diese Frage eingehe, möchte ich wieder betonen, dass meine Bemerkungen sich niemals auf Ihre Bemerkungen über Musik beziehen. Diese entstammen aus den Erfahrungen eines reichen Lebens und sind sachlich unabhängig davon, welche Methode ihr Verfasser zu folgen vermeinte. Kepler hat seine neue Theorie auf die Feststellungen von Tycho de Brahe gestützt, unbekümmert darum, dass er dessen Theorie verwarf.

Die Schwierigkeiten tauchen immer auf, wo Ihre Betrachtungen über Musik hinausgehen. Hier ist auch in Ihrer Definition, so liberal sie sein mag, schon etwas enthalten, was ich nicht teilen kann: nämlich die vollständige Ablehnung des "natürlichen Verhaltens". Das ist freilich nicht etwas spezifisch phänomenologisches. Diese Auffassung herrscht seit der Herrschaft der Kantischen Philosophie. Man muss aber nicht Materialist oder gar Marxist sein, um hier Bedenken anzumelden. N. Hartmann bekämpft z.B. ebenfalls diese Anschauung. Das bedeutet freilich nicht, dass wir das natürliche Verhalten unkritisch hinnehmen müssten, ich glaube aber, dass die philosophischen Probleme viel organischer daraus herauswachsen - trotz vieler dialektischer Gegensätze - als man es seit Kant anzunehmen pflegt.

Was Sie in Ihrem Brief über Religion schreiben, ist sehr interessant und könnte eine gute Grundlage für einen Dialog zwischen Glaubenden und Atheisten sein. Hier möchte ich aber wieder meine methodischen Bedenken gegen die Phänomenologie anmelden. Es handelt sich wieder um das Inkammersetzen der Wirklichkeit, und um die daraus entspringende Wesenschau. Dies hat zur methodologischen Folge /oder eher zur Voraussetzung / dass die Wirklichkeit einen zufälligen, das Wesen einen notwendigen "ewigen" Charakter hat. Daraus folgt aber, dass man mit phänomenologischer Methode an die Geschichte nicht herankommen kann. /Wieder ist dieser Einwand nicht eine ~~zufällige~~ Folge meines Marxismus; ein Theologie, wie Tillich, erhebt ihn ebenfalls gegen die Phänomenologie. //

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Die Stelle der Religion im System des menschlichen Lebens ist aber ein historisches Problem, das in verschiedenen Perioden vollständig verschiedene Aspekte zeigt. Ich will gar nicht vom Zeitalter der Magie sprechen und vom der Genesis der eigentlichen Religionen, es genügt, wenn wir an die Situation vor und nach Kopernikus-Galilei etc. denken. Der Zusammenbruch des als objektiv vorgestellten religiösen Weltbilds lässt eine ganz neue Situation entstehen, in welcher viel mehr das religiöse Bedürfnis, als der religiöse Inhalt untersucht werden müssten. Als historische Ergänzung müsste dienen: der alte Kampf gegen das religiöse Bedürfnis der schon mit Demokrit und Epikur beginnt und heute eine ganz andere Physiognomie hat, als früher. Solchen historischen Problemen gegenüber muss die phänomenologische Methode versagen. Wenn Scheler, Jaspers oder Sartre an solche Probleme herantreten, so tun sie das - vom phänomenologischen Standpunkt - per nefas; Heidegger ist hier konsequenter, indem er die eigentliche Geschichte für uneigentlich erklärt und sich nur mit einer phänomenologisch selbst konstruierten befasst.

Eine andere Grenze der phänomenologischen Methode ist, dass sie die objektive Existenz der Vermittlungen ausschaltet und nur die /subjektive/ Unmittelbarkeit der Wesensschau als Grundlage für ontologische Folgerungen anerkennt. Das von Ihnen angeführte Problem, wie weit der Mensch - ontologisch angesehen sozial ist, hängt mit dieser Ausschaltung der Vermittlungen zusammen. Unmittelbar ist natürlich ein jeder Mensch Produkt seiner Eltern. Dass aber seine Eltern überhaupt dazu gekommen sind, ihn zu zeugen, gründet sich auf eine lange Kette von objektiven sozialen Vermittlungen, die die phänomenologische Wesensschau notwendig vernachlässigt. Auch diesen Einwand erhebt nicht nur der Marxismus. Wenn Sie die neueren Werke der amerikanischen Ethnographie lesen /R. Benedikt, M. Meade etc./ so werden Sie finden, dass die neuere Forschung alle sexuellen Beziehungen der Menschen als sozial determiniert auffasst. Und wenn dies für ganz primitive Zustände gilt, so noch viel mehr für unsere Zeit.

Es stand mir vom ersten Moment an vollkommen fern, in die Diskussion über Ihr Buch eine Diskussion über den Marxismus einzumengen. Wogegen ich nur protestiert habe, ist Ihre Zusammenstellung von Marxismus und atonaler Musik. Das ist nur durch eine - höchst subjektive - Wesensschau möglich. Entschuldigen Sie mir die harte Formulierung: das einzige, was bei Ihrer Wesensschau als gemeinsames Kennzeichen hervortreten kann, dass Sie beide Ihnen antipathisch sind. Dass Sie diese Ablehnung bei der atonalen Musik überzeugend begründen, während die Ablehnung des Marxismus ein blosser Behauptung bleibt, ändert an der methodologischen Frage gar nichts, unterstreicht nur den höchst subjektiven Charakter einer jeden Wesensschau. Sowohl den Ideengehalt, der menschlichen und sachlichen Tendenz nach, wie in der gesellschaftlichen Genesis und sozialen Funktion handelt es sich hier um diametrale Gegensätze, dass wir uns bei einer Diskussion über den Marxismus besser verständigen könnten als in dieser Frage, scheint mir nach Ihrem Brief wahrscheinlich zu sein, berührt aber dieses methodologische Problem der Phänomenologie und seine durch sie erzielten Ergebnisse nicht. Und diesmal muss ich bei den methodologischen Fragen stehenbleiben/.

Ich möchte nochmals hervorheben, dass diese Ablehnung der phänomenologischen Methode an dem Wert Ihrer Ausführungen über Musik nichts ändert.

Hochachtungsvoll Ihr ergebener

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Georg Lukács

2 déc. 1963

Cher Monsieur Lukacs,

Je suis très touché que vous ayez bien voulu contribuer au numéro du Journal de Genève consacré à mon ouvrage et je vous remercie beaucoup de votre article car il m'est très précieux d'avoir le témoignage d'un philosophe de votre autorité et de votre envergure. Vous avez en raison, certes, de marquer vos réserves qui m'obligent et obligent le lecteur à réfléchir. J'espère aller à Budapest au cours de la saison prochaine, dans un an environ et je désirerai beaucoup à cette occasion vous faire visite et, si vous le voulez bien, discuter avec vous des points litigieux que vous touchez. Je compte d'ailleurs donner une suite à mon ouvrage pour préciser et compléter beaucoup de choses qui y sont tout juste effleurées.

Venitez après, cher Monsieur Lukacs, mes meilleurs vœux pour votre santé ainsi que l'expression de ma haute estime et de ma vive sympathie,

Ernst Auerbach

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

den 21.12.63

Ansermet

Verehrter Meister!

Vielen herzlichen Dank für Ihren liebenswürdigen Brief vom 2. Dezember. Ihre so ritterliche Erwidernng auf meine Einwände in der Zeitung hat mich tief berührt. Ich hoffe, es kommt doch dazu, dass wir über alle strittigen Fragen freundschaftlich, mündlich werden diskutieren können.

Mit aufrichtiger Verehrung

Ihr ergebenester

MTA FIL. INT.
Lukács Arch.

Georg Lukács

10